

is nous contem-
nages que Léger
e tems en tems
Notre toblesse
et nous avions
isque je pris la
Sauvages dont
et de nous fer-
ur canot : nous
er de la gomme
notre bâche des
l nous fut possi-
ent cunnotter,
pour exécuter
our nous expo-
uissons trouver
isque de traverser
notre dernière
de conserver sa
tout. Il était
us n'avions que
passant la mer
ntage, et nous
tentative nous

Avril ; nous
Jambon ; nous
on, et compiti-
notre route,
pressa si fort,
ut manger.

nés pas plus de
gt huit nous
t sans espérance
nous empê-
us disposâmes
es Litanies des
tâtimés à ge-
s vers le Ciel

votre volonté
e fort que les
éperi sous nos
n'accomplir ; né-
s'espoir nous
à vous tan-
nés à sortir de
ais, Seigneur
résolu notre
secours, et
s'apporter sans
votre justice
que nous ne
le fruit de la
s eue jusqu'à
e votre Pro-

Je finissais ma prière lorsque nous en-
tendîmes un coup de fusil auquel nous
répondîmes bien vite ; nous jugeâmes
bien que c'était le Sauvage auquel appar-
tenait le canot que nous avions ; il voulait
voir si quelqu'un de nous était encore
vivant, et s'en étantaperçu par notre coup
de fusil, il alluma du feu pour passer la
nuit ; il ne nous croyait pas en état d'al-
ler le joindre, et n'avait assurément pas
envie que nous le fussions, car aussitôt qu'il
nous vit, il cacha dans le bois une partie
d'un Ours qu'il avait tué, et prit la fuite.

Comme nous étions en bottes, nous
eumes bien de la peine à nous rendre à son
feu ; il nous avait fait traverser une
Rivière assez grosse et déglacée depuis
quelques jours ; nous vîmes les traces de
sa fuite, nous les suivîmes avec une fati-
gue incroyable, et qui aurait été inutile si
ce Sauvage n'avait été contraint de rallen-
ti la marche pour que son fils âgé d'envi-
ron sept ans put le suivre : Cette circon-
stance fit notre salut ; vers le soir nous ar-
rivâmes auprès de cet homme qui nous
demanda si nos malades étaient morts ; cer-
te question qu'il nous avait faite avec un
air de crainte qu'ils ne vécussent encore,
ne nous permit pas de douter que le pre-
mier Sauvage ne l'eût averti de notre situ-
ation, et du risque qu'il y avait de s'appro-
cher de notre demeure. Je ne jugeai pas
à propos de répondre d'abord à la deman-
de, et sans autre compliment je le pressai
de nous donner des vivres et pour cet effet
de retourner sur ses pas. Il n'osa résister ;
nous étions deux contre un, bien armés,
et encore plus résolu de ne pas le quitter
un moment. Il nous avoua qu'il avait
un Ours presqu'entier, et qu'il ne refusait
pas de le partager avec nous. Lorsque nous fumes à l'endroit où il avait caché
cet Ours, nous en mangâmes chacun un
morceau cuit à demi, et ensuite nous fîmes
prendre le reste au Sauvage, et à sa femme
et les conjuisâmes à l'endroit où nous
avions laissé Mr. Furst. Ce pauvre hom-
me nous attendait avec une impatience
extrême. Quand nous arrivâmes il était
prêt d'expirer ; vous pouvez imaginer
qu'elle fut sa joie lorsque nous lui dîmes
que nous avions des vivres et du secours ;
Il mangea d'abord un morceau d'Ours,
nous minçîmes le pot au feu et prîmes du
bouillon pendant toute la nuit que nous
passâmes sans dormir de peur que le Sau-
vage qui n'avait pas voulu coucher dans la

cabanne ne décampât. Lorsque le jour
fut venu je fis entendre à cette homme
qu'il fallait absolument qu'il nous menât à
l'endroit où était la chaloupe sur laquelle
il avait travéssé ; et pour l'engager à ne
pas nous refuser ce que je lui demandais,
je lui dis que nous le traiterions fort mal,
s'il tardait à nous y conduire. La crainte
d'être tué le fit bien vite travailler à cons-
truire un traineau sur lequel il mit son
canot ; il nous fit signe à Léger et à moi
de le trainer, il voulait sans doute nous
fatiguer et nous obliger par là à renoncer à
un secours qu'il nous vendait trop cher.
Nous aurions pu le forcer à porter lui-
même le Canot ; mais cette violence ne
me parut pas à sa place : il convenait de
ménager ce Sauvage, et tout ce que nous
pouvions faire c'était de prendre avec lui
des précautions pour n'en être point les
dupes ; je vous dirai dans ma huitième
Lettre quelles furent ces précautions, et
je crois qu'elle suffira pour vous appren-
dre la fin de mon Naufrage, et mon retour
en France.

Je suis toujours avec un parfait attachement

Mon cher frère

Votre très affectionné frère

EMMANUEL CRESPEL Récollet.
De Paderborn le 24 Avril 1742.

HUITIÈME LETTRE.

Mon très cher frère.

Je vous aurais envoyé le mois dernier
la fin de ma Relation, si je n'avais été
obligé d'aller passer quelques semaines à
la campagne ; je n'ai pu pendant toute
cette absence trouver un seul quart d'heu-
re que je fusse le maître d'employer à
achever de contenter votre curiosité ; je
revins seulement hier à Paderborn, j'ai
fait ce matin quelques visites ; vous sa-
vez qu'il y en a d'indispensables, et je
vous sacrifie le reste de cette journée.

J'exigeai du Sauvage et de sa femme
qu'ils marchassent devant nous, sous pré-
texte de nous frayer le chemin, mais je
ne bornai pas là mes précautions avec eux,
je leur dis que l'enfant qu'ils avaient serait
trop fatigué dans cette route, qu'il fallait
le mettre dans le canot, et que nous nous
ferions un plaisir de lui procurer ce sou-
lagement.

Les coeurs des Pères sont partout les
mêmes ; il n'y eu à point qui n'ait obliga-
tion du bien que l'on veut faire à ses enfans,